

twist

*Du plus loin de l'oubli, peindre la fête ne revêt qu'une mission :
le chaos dans le tableau.* Par THOMAS LÉVY-LASNE



αα

PHOTO: RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/FRANCK BRUK



au
borat

voican



se tripote et se dispute au milieu des musiciens dans la partie gauche pendant que la farandole permet tous les jeux de mains canailles dans le fragment droit. Au centre du tableau chaotique, on tourne à l'orgie. "Les gens, ici, vivent comme des bêtes", écrit un émissaire espagnol suiveur de Rubens à son roi Philippe IV.

UN TRÉÂTRE DE VANITÉ REMPII DE DANTINS

La fête semble d'autant plus intense que la nourriture ingérée par ces paysans provient de leur propre travail. Ils consomment avidement un excédent mis de côté, une économie. Cette journée a été préparée toute l'année. Sa longueur, la bonne humeur, la générosité collective célèbrent également ce surplus, la prise de risque partagée qu'elle représente.

À la fin du XIX^e siècle, Anders Zorn, peintre suédois au sommet de sa carrière, rentre pareillement de Londres et de Paris, fortune faite, pour édifier une maison traditionnelle avec équipement grand luxe : réfrigérateur, chauffage central, etc. Impliqué dans sa commune de Mora, il relance à grands frais la fête de la Saint-Jean au solstice d'été. D'origine païenne, la noce christianisée lui offre un sujet plus apaisé. Dans la lumière du soir, les couples modestes et austères dansent sur l'herbe grasse tandis qu'au fond les hommes restent entre eux ●●●

Q

haque année, dans les villages flamands, allemands ou luxembourgeois, c'est la tradition séculaire de la kermesse, une fête d'été. *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* ("C'est maintenant qu'il faut boire et se déchaîner"), annonçait déjà Horace à la mort de Cléopâtre. De retour d'un long voyage de l'austère Espagne et du faste aristocratique anglais, le quinquagénaire Pierre Paul Rubens goûte la trivialité de son pays flamand à l'occasion de l'acquisition d'une maison de campagne. Sur un grand panneau de bois, il peint par couches fines et brunâtres la débauche. Dans *La Kermesse*, ça vomit, ça boit, ça

Pages précédentes :

La Kermesse ou Noce de village,
Pierre Paul Rubens, vers 1635, huile sur toile,
149 × 261 cm, musée du Louvre, Paris



Bal d'été, Anders Zorn, 1897, huile sur toile,
117,5 × 90 cm, Nationalmuseum, Stockholm



Fête 66, Thomas Lévy-Lasne, 2015,
aquarelle sur papier, 15 × 20 cm
© Adagp Paris, 2023

**DANS “LA KERMESSE”, ÇA VOMIT,
ÇA BOIT, ÇA SE TRIPOTE ET SE DISPUTE
AU MILIEU DES MUSICIENS PENDANT
QUE LA FARANDOLE PERMET TOUS LES
JEUX DE MAINS CANAILLES**



AVEC LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET LA FÉE ÉLECTRICITÉ, LA NOUBA S'INCARNE EN DES LIEUX CONSACRÉS, AVEC LES CABARETS OU LES CLUBS DE DANSE, ET LA BOURGEOISIE S'ENCANAILLE



... à considérer le groupe des femmes. L'exécution fulgurante et large de Zorn concordant avec son motif, rend à l'ensemble un flou presque photographique. La séduction dans les fêtes nordiques consiste encore aujourd'hui à passer par une beuverie intense avant d'entamer des assauts amoureux brouillons assez éloignés d'une éthique féministe, fierté de ces pays.

Avec la révolution industrielle et la propagation de la fée électricité, la nouba s'incarne en des lieux consacrés avec les cabarets ou les clubs de danse comme dans la peinture de 1923 de Max Beckmann. La bourgeoisie s'encanaille. On ne dévore plus le surplus physique, mais bien une dépense abstraite de monnaie. La croissance économique des Années folles n'a pas encore touché sa limite avec la crise funeste de 1929. La contradiction visible se tient comique entre la contenance des smokings et des robes pailletées et l'exiguïté de l'espace, redoublée par le format du tableau étroit. On est engoncé avec sa moustache taillée, son diadème et ses lourds bracelets d'or ou son éventail de plumes, inutile, puisque l'on porte également un vison. Les acteurs se trouvent rigides à devoir jouer la danse endiablée tout en conservant la prestance de leur rang. La noce demeure froide et des bouts de visage semblent la traverser à la recherche d'endroits plus propices. Max Beckmann met en scène un théâtre de vanité rempli de pantins.



PHOTO: MARION BATAILLARD

L'apparition des discothèques dans les années 1960, puis de la boîte de nuit, démocratise l'espace de divertissement. Imposant le privilège de sa beauté, on peut alors se cambrer lascivement dans un simple pull rouge au milieu du décor artificiel noir aux éclats de lumière et de couleur irréels, à l'instar des aquarelles de fête que je peins moi-même. Dans une série d'une centaine de petits formats exécutée de 2010 à 2017, j'ai mis en scène un regard alcoolique saturé de détails, carnavalesque, où l'image vacille autant que ses danseurs. Je travaille d'après des montages Photoshop d'images prises en soirée à la volée au

flash. Reste à rendre, par une technique très longue, une vingtaine de couches de couleur successives unifiant l'instant, la densité de cette agitation.

LA CROIX CONVERTIE EN BARRE DE POLE DANCE

Dans notre époque de surproduction, la bringue peut être quotidienne et décontractée et demeure une des rares traditions où se retrouver sans ironie à dévorer démocratiquement un trop-plein en chaloupant sur le volcan déjà trop chaud de la dérive climatique. Jean Claracq part d'un enjeu plus mental ●●●

↑
Tout s'accomplit, Marion Bataillard, 2020-2021, tempera sur toile, 147 × 170 cm
 © Adagp Paris, 2023

←
Dance Club in Baden-Baden, Max Beckmann, 1923, huile sur toile, 100 × 66 cm

Pages suivantes:
 ←
Arcadia Club, Jean Claracq, 2019-2021, huile sur bois, 76,7 × 83,5 cm

→
Le Portement de Croix, Jérôme Bosch (attribué à un élève de), vers 1510, huile sur panneau, 83,5 × 76,7 cm, musée des Beaux-Arts de Gand



**LÀ OÙ LES TROGNES GROTESQUES
MENANT LE CHRIST AU GOLGOTHA
RAILLAIENT EN TENANT LA TRACE DU
SAUVEUR DANS UN VOILE DE VÉRONIQUE,
ON FUME, BOIT ET SE REGROUPE
POUR LES SELFIES**

... en s'inspirant de la composition du *Portement de Croix* du peintre néerlandais Jérôme Bosch pour la convertir dans un club *queer* à l'ambiance proche du drolatique compte Instagram @lamourcesoir. Il se plonge alors dans les réseaux sociaux à la recherche des figures qui viendront hanter le tableau dans l'atmosphère violacée de l'espace licencieux. Là où les trognos grotesques accompagnant le Christ au Golgotha devisaient et raillaient en tenant la trace du visage du sauveur dans un voile de Véronique, on fume, boit et se regroupe pour les selfies. La Croix est convertie en barre de *pole dance*. Dans un éclat immanent, trône une face

solitaire et mélancolique, écho religieux, tirée d'un tchutcheur islandais spécialiste en maquillage.

Le chaos cosmogonique est source du monde et d'abord de lumière. Dans ce carnaval d'apparences, les peintres contemporains retrouvent des enjeux ancestraux. "Tout est accompli", pour paraphraser Jésus-Christ sur la Croix. *Tout s'accomplit*, au présent, reprend Marion Bataillard dans son joyeux tableau, en commençant par un autoportrait central débordant de confiance et de ferveur. Elle a ensuite fait poser des proches, un par un dans de patientes séances de travail pour organiser cette

fête improvisée. L'espace de troquet est plus abstrait qu'au premier regard, elle en a inventé la mosaïque du sol *pop* comme l'arrière-plan cosmique. L'esprit bobo semble s'être imposé de lui-même, les modèles sont venus avec leurs propres vêtements, souvent chinés en friperie, des déchets de leurs parents *boomers*. Sous des explications écologiques, se cache, peut-être, ce constat net: on se débrouille dans un monde en contraction économique. Et les derniers privilégiés des restes des mortifères Trente Glorieuses s'agitent gaiement au-dessus du gouffre. La peinture en conservant, pour longtemps, la trace fugace ●

"VOIR EN PEINTURE"

Marion Bataillard, Jean Claracq
& Thomas Lévy-Lasne
du 13 octobre 2023 au 8 mars 2024
au musée des Beaux-Arts de Dole du Jura

"PAUL, LES PEINTRES ET LA PLAGE" MARION BATAILLARD, JEAN CLARACQ & THOMAS LÉVY-LASNE

du 24 novembre 2023 au 14 janvier 2024
à l'occasion du centenaire de la Villa Noailles,
Villa Noailles, Hyères

"NOTRE CORPS"

MARION BATAILLARD

Galerie PARIS-B
du 7 septembre au 21 octobre 2023
65, rue de Turbigo, Paris 3^e

